

**VI - Le portrait, en 1849, d'Edouard Hébrard, hussard**  
**Bénéfice d'une géniale découverte : le daguerréotype**  
**Image d'un hussard né à Capdrot et rare rescapé de Sidi-Brahim**

**- Eric Mousson-Lestang -**



**Edouard Hébrard**  
**daguerréotype de 1849**

Ce viril hussard, originaire du Monpaziérois s'appelait Mathieu-Edouard Hébrard. Son portrait a été réalisé par un artiste inconnu il y a 163 ans et c'est à notre connaissance le plus ancien cliché en rapport avec notre canton.

Ce document est assez rare : c'est en fait un daguerréotype. Le terme provient du nom de son inventeur, Louis Daguerre (1787-1851), qui découvrit ce procédé en 1835. Après des années de perfectionnement, il présenta sa découverte à l'académie des sciences le 9 janvier 1839. Son brevet lui fut alors racheté par le gouvernement du roi Louis-Philippe contre une rente viagère annuelle de 6 000 francs et de 4 000 francs au fils de Nicéphore Niépce (1765-1833), l'auteur du tout premier cliché en 1827.

Le roi annonça l'invention comme étant un « don de la France au monde ». Autres temps, autres mœurs...

À partir de 1841, les avancées scientifiques permirent de réaliser un portrait en moins d'une minute. La « daguerréotypie » se répandit commercialement de plus en plus, de nombreux ateliers de portraits ouvrirent leurs portes. Ceux qui manipulaient l'instrument firent parfois construire des verrières sur les toits afin de réaliser des portraits daguerréotypes en plein soleil. Sur notre cliché il semble que la prise de vue ait été réalisée en plein air. Évidemment, la belle saison favorisait ces activités, très difficiles en hiver les premières années, du fait du manque de lumière. Au début, les ateliers restaient relativement artisanaux. L'activité prolifique des ateliers de daguerréotypes parisiens fut couronnée en 1844 par la première exposition universelle, où de nombreux travaux sur daguerréotypes furent présentés. Elle reste la seule exposition universelle où la daguerréotypie aura tenu

Louis-Philippe, roi des Français  
(1773-1851), en 1842



une place aussi importante ; à celle de Londres en 1851, beaucoup moins d'images furent présentées et le daguerréotype se vit vite éclipsé par les nouvelles techniques d'images tirées sur papier, reproductibles et beaucoup moins coûteuses : la photographie faisait son apparition.

Dès 1853, un coiffeur de Périgueux, M. Richard, installé au 2, place du Triangle, tirait le portrait de ses clientes après les avoir frisées et parfumées. D'autres suivirent comme Talocher, rue Turenne et Olivar, rue Saint Roch. L'image était unique, reflétée sur plaque de cuivre argentée. Le succès vint du génial Nadar (1820-1910) qui, de Paris affina l'art du portrait. Désormais, on se fit photographe au format 6 x 9, sur papier carton, le format « carte de visite ». A Périgueux, chez Boule et Buhl (sans rapport avec la bande dessinée), rue Bourdeille et chez Barbreau, rue de Bordeaux, les clients se succédaient. Plus près de nous, à Belvès, un artiste-peintre, Edouard Bonfils-Lapoujade, réalisa des photographies entre 1855 et 1865. Tout cela demeurait fort cher : il fallait compter cinq francs, pour six « cartes de visite ». Cinq francs, le salaire hebdomadaire d'un ouvrier qualifié.

### **Un hussard né *aux Moussous*, dans la commune de Capdrot**

Si nous examinons le portrait du jeune hussard ci-dessus, nous notons que le fier militaire est appuyé sur un sabre de cavalerie légère modèle 1822, le « bancal », par opposition à la « latte » à lame droite de la cavalerie lourde. Sa sabretache de cuir, une espèce de porte-document posée à terre, il porte crânement le grand shako orné d'un panache en crin de cheval noir, le dolman marron (56 boutons !) et le pantalon bleu ciel distinctif du 2<sup>e</sup> régiment de hussards. Notre Périgourdin avait alors 25 ans, déjà quelques balafres et les galons de maréchal des logis. En principe il était alors avec son escadron à Billom (Puy-de-Dôme) à trois lieues de Clermont-Ferrand. Une garnison paisible. Mais il revenait de loin.

Mathieu-Edouard Hébrard était né *aux Moussous* à Capdrot le 21 novembre 1824. Il était le premier fils de Simon Hébrard, (1798-1869), un négociant de Fumel fixé à Monpazier puis à Agen et de Marie-Rose Mousson-Lestang (1800-1847). Le couple habitait ordinairement rue Notre Dame à Monpazier jusqu'au décès de Marie-Rose. *Les Moussous* étaient la propriété de la famille maternelle qui sentait un peu plus la poudre et l'écurie que la famille paternelle. Le père de Marie-Rose, Marc Mousson-Lestang (1757-1841), maire de Capdrot, avait servi comme lieutenant sous Louis XVI, et l'oncle Antoine (1755-1794) avait été tué comme capitaine à l'armée du Nord. Fille et nièce de soldats, Marie-Rose était aussi la nièce du Dr Pierre Pradel-Laborie, un chirurgien de la Marine qui avait été fait prisonnier en 1810 par les Britanniques dans l'Océan Indien. Elle était aussi cousine germaine des frères Lafon (de Montgesty), dont l'un, préfet, avait épousé la nièce du maréchal Murat et l'autre, capitaine de hussards, la sœur du maréchal Bessières. Ces précédents militaires et la légende napoléonienne durent sans doute frapper l'imagination du jeune Hébrard. Selon un inventaire de 1841, il y avait bien deux chevaux *aux Moussous* en 1841, mais vu leur prix, ce devait être de pauvres rosses et non de fougueux coursiers ! Edouard Hébrard suivit à Monpazier l'enseignement de Jean-Baptiste Dumas (1773-1854), un étonnant instituteur-curé originaire de Couze.

Toujours est-il que notre Périgourdin contracta un engagement dans la cavalerie à 17 ans. Bon cavalier et convenablement instruit, il devint rapidement brigadier au 2<sup>e</sup> hussards. Ce régiment avait été fondé en 1735 à Strasbourg et conservait son vieux nom d'Ancien Régime de « Chamborant-hussards ». Il était alors en garnison à Vesoul où notre Périgourdin pouvait dépenser ses 220 francs (annuels). Le régiment était en fait destiné à partir « en Afrique » comme on disait alors.

En 1844 en effet, de nouveaux champs de bataille s'offrirent à lui : le futur maréchal Bugeaud, (encore un Périgourdin !) gouverneur général de l'Algérie depuis 1841, ayant demandé des renforts pour entreprendre la guerre contre le Maroc, allié à l'émir Abd El Kader, on lui envoya ces hussards « armés de fusils de dragons, sans pelisses, ni sabretaches, ni schabraques... ». On avait en effet allégé leur tenue européenne pour combattre efficacement sous le soleil brûlant d'Afrique. Embarqués avec leurs chevaux à Port-Vendres le 18 juillet 1844, les quatre escadrons de guerre du 2e hussards débarquèrent à Oran le 20 juillet aux ordres du colonel Joseph Gagnon, un Grenoblois parent de Stendhal.

Les « Chamborant » allaient ajouter bien des pages glorieuses à leur histoire déjà centenaire (« Noblesse oblige, Chamborant autant !»). Ils se firent vite surnommer « les lions du désert ». Dès qu'il eut organisé sa colonne, au mois d'août

Pour obtenir la suite de cet article il faut en faire la demande au GAM.  
[gammonpazier@yahoo.fr](mailto:gammonpazier@yahoo.fr)